

Nous avions autrefois lu ses romans: ils nous avaient plu; mais aujourd'hui nous nous trouvons en face de ses *Récits et Souvenirs*: ils nous captivent. Peut-être les lecteurs de l'*Opinion Publique* aimeront à en savoir les raisons. Commençons par les *Récits*.

Le premier récit: *Le dernier boulet*, me jette au pied des murs de Québec. J'aime toujours à revoir ce grandiose et hardi reliquaire de la France au Canada. Ses tours crénelées, sa citadelle autrefois imprenable, sa couronne de canons, tout, jusqu'à ses rues étroites et tortueuses, m'enchantent et m'enivre. Mais mon cœur resté français bat beaucoup plus fort encore au temps de l'histoire que je vais lire: il y a de la poudre dans l'air et, si cent cinquante bouches à feu vomissent la mitraille autour du drapeau anglais, il y a six mille héros qui veulent lutter et mourir. O Canada, sois donc fier de tes braves!

On le comprendra facilement, voir à un pareil moment un glorieux vétéran des guerres précédentes s'aventurer avec sa bru à la recherche, l'un de son fils et l'autre de son mari, ne saurait manquer de vous émouvoir jusqu'au fond de l'âme, surtout si vous y ajoutez la présence d'un enfant encore à la mamelle, que sa mère porte recevoir le premier baiser de son père.

Rien de plus dramatique que cette mise en scène et ces personnages! Rien de plus frappant que ce contraste entre la force et la faiblesse! Rien de plus intéressant que ce groupe, où les trois âges de la vie se trouvent enlacés dans les liens d'un même désir!

Aussi, avec le narrateur, nous les suivons, haletants, et sur le pont volant et dans les chemins dangereux que fauchent les boulets, jusqu'au poste le plus avancé où le père de l'enfant servait une pièce de canon. Très bien décrite est cette marche périlleuse: aussi quelle joie n'est-ce pas pour le lecteur d'assister à la réunion de cette famille! Mais, hélas! soudain une bombe éclate et jette dans l'éternité le vieux père et son fils, qui ne s'étaient retrouvés sur la terre que pour s'envoler ensemble vers le ciel, que Dieu ne manque jamais d'ouvrir au patriote chrétien. Quant à la mère et à son fils, ils se retirent brisés à Sainte-Foye pour y dévorer leur chagrin.

" Cette veuve de soldat, ajoute l'auteur, c'était l'image du Canada français vaincu par le nombre et la fatalité... Et, merci à Dieu! nous sommes la postérité nombreuse et vivace de cet orphelin français abandonné dans l'Amérique du Nord."

Suit un autre récit, moins attachant, mais malheureusement trop véridique ou peut-être trop vrai. C'est l'histoire d'un jeune homme pauvre, que l'amour d'une jeune fille mène au travail, à l'industrie et au succès commercial et qui, perdant un jour tout espoir de l'épouser, passe rapidement de la douleur au découragement, à l'extravagance, au vice et à la ruine. Précieuses sont les leçons que l'esprit y puise. Je n'en ferai ressortir qu'une. Il est trop d'hommes, romanciers et autres, qui ne voient dans l'amour qu'une flamme qui consume et dans l'influence de la femme qu'un vin qui enivre. Combien qui perdent et font perdre par là l'une des sauvegardes de la société, je veux dire le respect de la femme! Nous félicitons sincèrement M. Marmette de penser autrement et de l'avoir osé dire, du reste dans un style délicat et limpide comme les eaux du Saint-Laurent, témoin muet de cette idylle en prose.

Mais la perle de ces *Récits* est incontestablement celui qu'il intitule: *Bigot et sa cour*. M. Marmette a, on le sait, fait une étude toute spéciale de cette triste période de notre histoire. Déjà, dans ses romans, il nous avait donné quelques intéressants détails cueillis çà et là dans les mémoires du temps. Ils jettent un grand jour sur les événements qui suivirent et, comme la traînée de fumée, ils conduisent l'homme réfléchi à la découverte du feu qui couvait à la cour de Versailles et qui se changea sitôt en un incendie dévorant.

Le manuscrit du sieur Franquet devient, entre les mains de M. Marmette, l'un des récits les plus attachants que nous ayons lus depuis longtemps. Grâce aux détails circonstanciés qui sont donnés, grâce aux descriptions des lieux, grâce surtout à l'analyse des caractères, le lecteur revoit comme dans un miroir les mœurs de ces temps déjà éloignés de nous et des personnages historiques qu'il n'avait souvent connus que par des documents officiels.

Nous remercions l'auteur de son labeur et nous le félicitons de son talent.

VACCHIO.

LES NUITS,

D'ALFRED DE MUSSET.

" La misère est-elle une institutrice ou une corruptrice? demande Hippolyte Babou dans son étude sur Léon Gozlan; et il répond: .

" L'une ou l'autre, selon le moment, et quelquefois l'une et l'autre. Si elle s'attaque à des intelligences viles, elle donne de la trempe au caractère, du tranchant au talent, du fer et de l'acier au génie. Excellente compagne de la jeunesse, dès qu'elle ne peut rien apprendre à l'homme, elle le corrompt et le dissout. Parfois même elle l'avilit; car, en le livrant aux basses ivresses, elle le conduit à insulter l'amitié, à déshonorer l'amour, à mendier publiquement le pain du mépris."

C'est dire que les mêmes causes sont loin de produire les mêmes effets. Millet restera pauvre toute sa vie, et n'aura pas une défaillance. Ses chefs-d'œuvre, qui atteindront des prix insensés après sa mort, lui donneront à peine du pain, et il poursuivra la lutte jusqu'à son dernier souffle. Gérard de Nerval supportera si peu la gêne provoquée par son insouciance sans nom, qu'on le trouvera, à l'aube, lui, le rêveur, le fou de l'idéal, pendu aux barreaux de fer d'une lucarne, dans cette rue de la Vieille-Lanterne, un des quartiers les plus ignobles du vieux Paris.

Les désespoirs de cette nature ne sont point rares; mais ils s'expliquent, se comprennent, tous ne recevant pas un contingent de force suffisant pour braver les coups du sort et tenir tête aux attaques de la fortune contraire. Mais que faut-il penser de ceux qui, venus au monde avec des avantages que d'autres ne recueillent qu'après une interminable série d'efforts et de constants sacrifices, que la gloire et les triomphes prennent par la main dès leur entrée dans l'existence, et qui, loin de retirer aucun profit de ces dons sans pareils, n'atteignent qu'au découragement, au dégoût et aux larmes? Sont-ils à plaindre, sont-ils à blâmer? Pour ma part, je n'hésite pas à déclarer que, comme les autres et plus que les autres peut-être, ils sont dignes de pitié. Des deux côtés se montre un mal identique: l'excès. Trop d'obscurité pour les premiers, trop de renommée pour les seconds. La guérison, possible, probable pour les méconnus, les ignorés, ne vient jamais pour